



# Cher Gabriel Halfdan W. Freihow



Cher Gabriel

---

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Halfdan W. Freihow

Cher Gabriel

traduit du norvégien par Ellen Huse Foucher

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Kjære Gabriel*

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition (Gaïa, 2012).

Illustration de couverture :  
© plainpicture/Holger Geys

---

© Font Forlag, 2006.  
Published by agreement with Font Forlag, Norway.  
© Gaïa Éditions, pour la traduction française, 2012.

ISBN 13 : 978-2-84720-892-4

*À Henni, qui a tout fait.*





## Chapitre 1

Sur le faite du hangar à bateaux, une mouette médite.

Son plumage gris et blanc se détache sur la mousse vert-de-gris ponctuée de taches de vieillesse marron. Ça fait bien cinquante ans que cette touffe de mousse s'agrippe là, à l'abri du vent du nord, juste pour donner couleur et texture au toit de fibrociment. C'est beau, et quelque part dans l'univers, cela doit avoir un sens.

L'oiseau a terminé sa réflexion et plonge vers la surface de l'eau, vers son garde-manger rempli de nourriture froide et dégoulinante. À part ça, je ne lui vois pas d'autres projets.

Aujourd'hui la mer est calme. Léthargique. Presque morte. L'horizon s'étire entre ciel et mer comme un pont à portée imprécise qui parfois me désarçonne : je sais mieux qui je suis quand mer et terre se distinguent clairement, quand il y a des obstacles et des limites, quand je vois ce qui est mien, quand je sais d'où je viens.

Cette nuit il a plu de nouveau, et je vois qu'il va falloir écopier le bateau. Je vois aussi que la peinture s'écaille sur le mur sud du hangar, là où la pluie ruisselle, coule et pénètre le bois, au contraire du mur nord où, chargée des embruns, elle le fouette et le mitraille de sel, le brosse à le rendre dur et lisse.

Je vais écopier le bateau. Je vais écopier le bateau aujourd'hui. Au printemps, il faudra s'occuper du hangar.

Toutes ces choses je les vois de mon bureau, Gabriel. Toutes ces choses qui arrivent seulement parce qu'elles ont

lieu, parce que toutes les choses ont besoin d'un lieu pour arriver. Il y a d'autres paysages, des paysages sans racines où il ne se passe rien, ou bien tout se passe si vite, si simultanément, que les choses s'en trouvent comme apatrides. Mais ici, de mon bureau, je regarde l'appartenance. Non la tienne ou la mienne, mais une appartenance plus grande, qui habite ici et agit dans ce paysage lent et patient, et qui fait qu'on peut s'y adosser comme contre un mur, même s'il n'est question que d'air, d'eau et du cri des mouettes, qu'on peut s'y adosser quand notre propre appartenance – si fragile – lâche prise.

Nous avons besoin d'un mur pour nous adosser, toi et moi. Parfois, la caresse d'une main suffit, d'autres fois, il nous faut tout un échafaudage de perspicacité et de compréhension pour ne pas tomber, pour ne pas sombrer dans l'ignorance, le désarroi et l'angoisse. Nous sommes chacun le mur de l'autre : parfois tu es le mien, mais souvent c'est à moi qu'il revient d'être le tien, car tu trébuches, et tu tombes si facilement. Et alors, Gabriel, il m'arrive d'avoir peur, quand je n'ai rien à quoi m'agripper, rien à quoi me cramponner, à part le vent, la lumière et l'océan, quand toi, tu bascules hors de ma portée.

Mais ce n'est pas de cela dont nous parlons quand tu rentres de l'école et qu'on nourrit les lapins. Des choses comme ça, comme la chance que nous avons d'être ensemble et d'habiter ici où le paysage est vivant et tangible, nous n'en parlons que dans les moments de grâce : au bord du lit, quand vient le moment de tout réconcilier, ou lors d'une promenade en voiture, quand l'acier, le verre et la vitesse maintiennent le monde à distance. Ce qui est bien et ce qui est difficile, ça se traite dans des moments séparés ; il ne faut pas en parler à tout propos. À la maison, après l'école, il faut

se concentrer sur ce qui est habituel, ce qu'on aurait pu de la même façon aborder hier sans sentir la moindre différence, et c'est pourquoi nous nous promenons sur la pelouse et nous parlons des animaux, des cadeaux que tu souhaites pour Noël, et de ce que nous allons manger au dîner. Échanger sur ces sujets qui nous concernent parce qu'ils sont concrets et connus, nous aide à maîtriser ces heures de l'après-midi qui menacent de se lézarder ou de se rompre quand aucun emploi du temps ne les régentent, quand le temps ne sait pas quoi faire de nous.

Il m'arrive alors de montrer le toit du hangar en te demandant si tu vois comme il s'enfonce :

– On dirait que le faitage va s'affaisser au milieu, dis-je, comme s'il avait été écrasé par de gros nuages, ou comme si l'air au-dessus pesait très, très lourd...

Mais ton regard m'envoie un « non » revêché, et je comprends que je me suis trompé :

– L'air ne peut pas être lourd ! L'air, ça ne pèse rien du tout ! dis-tu, mi-indigné d'avoir un père aussi ignorant, mi-inquiet de savoir si je plaisante et si c'est là un genre de blague dont tu es censé rire.

Tu écarter l'idée, et ne dis plus rien. Mais quelques heures plus tard, tandis que je débarrasse la table après le repas, et que nous attendons l'émission télé pour enfants, tu ne l'as pas oubliée.

– Mais papa ! Pourquoi est-ce que tu as dit que l'air était lourd au-dessus du hangar ? Tu ne sais pas que les nuages et l'air ne pèsent rien du tout ? L'air, c'est vraiment léger ! Regarde !

Et tu soulèves une poignée d'air pour me montrer.

– Alors, pourquoi est-ce que tu l'as dit, papa ?

– Parce que... non... je...

J'hésite et je bafouille, parce que parfois j'ai besoin de ces petits mots, de quelques secondes, pour trouver une réponse, pour concevoir un plan qui prendra au sérieux ta curiosité et ton désarroi sans commencer une de ces éternelles discussions du pourquoi et du comment qui ne nous mènent nulle part, puisque toutes mes explications suscitent de nouvelles questions.

– Je disais des bêtises. Sur le coup je n'ai pas trouvé mieux...

– Bêtises, tu parles ! C'est même pas vrai !

Tu n'as plus le ton d'une conversation normale, tu cries presque. Je vois dans ton regard que tu n'arrives pas à démêler cette conversation, tu es vexé et tout ça peut tourner au vinaigre. Tu as besoin d'aide, mais pas d'une aide humiliante, pour être piloté hors de ces culs-de-sac logiques dans lesquels tu te perds, où tu t'embrouilles et te sens presque abattu de ne pas trouver la sortie. Tu n'arrives pas à concilier quelque chose de clairement incorrect, un mensonge même, avec la confiance instinctive que papa ne ment jamais. Et tu ne peux absolument pas envisager la possibilité que tu te trompes, que tu t'es trompé depuis toujours, et que l'air peut vraiment peser assez lourd pour menacer de briser le toit de tout un hangar. Paralysé par cet immense besoin de sécurité, le besoin de savoir que tout se tient, que chaque chose a sa place dans la chaîne ininterrompue des causes et des effets, que tout est comme d'habitude, il te faut un pont, une main pour te guider hors du labyrinthe.

– Mais peut-être bien... – je tente une sortie – ... que la poutre est si vieille et si pourrie qu'elle va se briser d'elle-même. Qu'est-ce que tu en penses ? Si on faisait une expédition pour vérifier, en emportant une torche et un Thermos de chocolat chaud ?

– Ce n'est pas comme ça que ça s'appelle ! Tu le dis mal !

J'entends un début de panique dans ta voix perchée et je fais rapidement marche arrière, passant mes phrases au peigne fin pour savoir ce que j'ai pu dire de travers. Ça prend quelques secondes, puis je comprends :

– Désolé, je ne voulais pas dire « expédition », je voulais dire « inspection ». Tu as tout à fait raison, nous ne parions pas faire une expédition, il n'y a pas de trésor caché dans le hangar ! Ce que je voulais dire c'est : prenons une lampe torche et quelque chose à boire, puis allons faire une *inspection* pour voir si tout est en ordre. Peut-être qu'il faudra entièrement changer le toit... Qu'est-ce que tu en dis ?

Tu me dévisages avec ton regard si ouvert, que tu poses un peu à gauche, au-dessus du mien, un regard si grand et en même temps si lointain que je n'arrive pas à le saisir et à savoir ce que tu vois. Je ne sais pas si tu es toujours déçu et un peu inquiet, parce que j'ai menti et dit que l'air était lourd, ou si tu hésites parce que tu dois choisir entre l'émission télé pour enfants et une inspection du hangar qui est en si mauvais état que tu n'as pas le droit de l'explorer seul, ou bien si tu es tout simplement ailleurs. Un ailleurs que je ne connais pas, où je ne peux ni t'atteindre ni savoir comment tu vas, si tout te fait mal là-bas ou si rien n'y a d'importance, si c'est seulement un endroit où tu as lieu.

Puis tu cries un énorme « OUI ! » et tu m'enlaces. Tout d'un coup tu as une présence dans le regard, tu es accessible, comme si tu avais oublié d'avoir peur, oublié qu'on t'a trompé, qu'on t'a menti peut-être. Alors on y va, on téléphone à maman au travail pour lui dire où on va, on sort le cacao, on réchauffe le lait et on prépare les tartines. Ou plutôt c'est moi qui téléphone, chauffe le lait et fais les tartines. Toi, tu

regardes, mais je ne sais pas si tu vois vraiment, car tu es à nouveau ailleurs, là où toi seul sais ce qui se passe.

Quand la mouette a fini de manger, qu'est-ce qu'elle fait ? Que fait une mouette rassasiée ?

Je n'en sais rien. Peut-être qu'elle s'envole tout simplement avec son petit cœur de mouette et son ventre lourd, et disparaît quelque part au-dessus de la mer. Mais un jour elle va mourir, ça je le sais, et encore une vie inexplicquée, encore une question sans réponse s'ajoutera à la myriade des énigmes qui nous entourent, nous encadrent et nous définissent – nous, les hommes, les animaux et notre paysage, les forces impénétrables qui font que d'immenses arbres s'élèvent à partir de toutes petites graines.

Je sais beaucoup de choses, Gabriel. Si je cherche loin dans ma mémoire, je peux même expliquer les lois naturelles qui rendent possible aux ailes si fines et si frêles des oiseaux de porter haut dans le ciel ces lourds corps de mouettes. Mais la plupart des choses, je les ignore, et l'essentiel je ne le saurai peut-être jamais, même si je lis toute une bibliothèque.

Malgré cela, je te répète tous les jours que ce que tu as de plus important à faire, c'est d'apprendre. Et je me répète aussi que ce que je peux faire de plus important pour toi, c'est de t'aider pour que tu aies envie d'apprendre. Quand un jour tu liras ces lignes, auras-tu l'impression que je t'ai menti, comme pour le toit du hangar à bateaux ? Peut-être seras-tu adulte le jour où tu les liras, et peut-être alors te laisseront-elles indifférent. Peut-être vas-tu d'abord me perdre moi, puis perdre le chagrin que tu ne comprends pas, pour ensuite te souvenir seulement du réconfort et du sentiment de sécurité que tu éprouvais auprès de cet homme

que tu appelais « papa » et qui t'assurait que tout irait bien jusqu'à ce que tu le croies, parce que tu ne savais pas quoi faire d'autre et parce que tout vaut mieux que le désespoir. Peut-être.

Car, vois-tu, je ne sais pas qui tu es, moi qui te connais si bien. Je ne sais pas ce dont tu te souviens, toi qui ne sais pas oublier.

En tout cas le bateau peut attendre demain ! Et le hangar, qui a résisté aux bourrasques, au soleil brûlant et à la pluie glaciale depuis bien avant notre naissance à tous les deux, est-ce qu'il ne peut pas attendre lui aussi ? Jusqu'à l'automne, ou jusqu'à l'année prochaine ? Et la vaisselle, les devoirs, et l'émission télé pour enfants, est-ce que tout ça ne peut pas attendre ?

Je ne pose pas la question parce que je m'attends à une réponse de ta part. Je pose la question parce que moi aussi je me sens perplexe et rempli de doutes. Je pose la question parce que je ne sais pas toujours ce qui est le plus important, parce que les grandes et les petites choses s'entremêlent. Je pose la question parce que le temps passe, même s'il semble parfois s'arrêter, et que j'aimerais l'utiliser à tant d'occupations. Je pose la question parce que l'amour est puissant et le chagrin profond, et que tous deux occupent tellement de place que je ne sais pas trop ce que je dois en faire.

Je pose la question parce que je te regarde, une douce journée d'été, assis tout seul dans l'herbe contemplant pendant une heure sans fin, un pissenlit jaune comme un œuf, et je ne sais pas à quoi tu penses. Je vois tes lèvres bouger en même temps que tu fais des miettes de la fleur, mais je ne sais ni si ce sont des mots que tu chuchotes, ni quels mots. Je ne sais même pas si c'est de la joie, un petit bonheur

que je crois apercevoir dans ton regard, ou bien tout autre chose : un besoin de détruire, de déchiqueter méticuleusement ? Le besoin de mettre à nu le cœur de la fleur, pour en pénétrer le mystère ? Ou rien, juste un vide qui n'est même pas de la distraction, même pas des pensées vagabondes ?

Je pose la question parce qu'un jour je t'ai amené au cirque. Tu avais huit ans et tu l'attendais avec impatience depuis des jours. Tu étais ébloui, excité par l'atmosphère, les lumières, les couleurs et les bruits. À l'entracte, nous avons acheté de la barbe à papa et tu as eu le droit d'aller derrière le chapiteau voir les animaux de la ménagerie ; puis tu m'as persuadé de t'acheter une épée fluorescente verte ; puis nous sommes rentrés admirer les trapézistes de haut vol et les éléphants. Au bout d'un moment j'ai vu que ça faisait trop pour toi : tu perdais peu à peu l'intérêt pour le spectacle, et tu t'es mis à fixer des yeux tantôt tes genoux, tantôt l'épée fluorescente rouge de ta voisine, même quand je t'ai fait voir les chiens qui sautaient à travers des anneaux enflammés, et le feu qui jaillissait de la bouche du fakir. Dans la voiture, sur le chemin du retour, je t'ai demandé si tu avais trouvé ça bien, et tu m'as répondu que c'était super. Je t'ai demandé ce que tu avais préféré, et tu m'as répondu, sans la moindre hésitation, que c'étaient les deux clowns avec leur ballon. Je n'ai rien dit, mais j'ai éprouvé une peine aiguë. Car, cher Gabriel, il n'y avait pas de clowns au cirque ce soir-là. Ton souvenir le plus intense de ton premier spectacle de cirque, c'était quelque chose qui n'avait pas eu lieu ! Ce souvenir de clowns devait venir d'une émission télé, ou d'un échange sur le cirque à l'école. C'est le genre d'information que tu classes, apparemment automatiquement et sans y réfléchir, pour pouvoir donner une réponse « correcte » plus tard, si quelqu'un t'interroge



pendant que tes pensées sont occupées ailleurs – ou somnolent, comment savoir !

Un jour, ta sœur a dit que si on porte des lunettes, il faut les enlever pour pouvoir les décrire. Elle avait tout à fait raison, et quand il s'agit des gens c'est la même chose. Personne ne peut se voir ou se comprendre tout seul, sans prendre de distance. C'est pourquoi je veux te parler de nous, de notre vie, des problèmes contre lesquels tu te bats, et contre lesquels nous ne pouvons pas toujours t'aider. Je veux essayer de t'expliquer ce qui est bien et ce qui est difficile, et je vais essayer de trouver les mots pour t'expliquer le chagrin. Je vais essayer de te représenter toi, Gabriel – toi et nous, et notre paysage. Peut-être que ça pourra nous aider à mieux comprendre où, pourquoi, et qui nous sommes.

J'ai pensé que tout ça peut être dangereux, car parfois il est tentant de fermer les yeux en espérant que ce qui est difficile aura disparu quand on les rouvrira, et si je me mets à écrire sur ces questions, je ne pourrai plus le cacher. Ça sera comme trahir un secret. Puis j'ai pensé que ça ne sert à rien d'avoir des secrets rien que pour soi, car on n'a personne avec qui en parler. Et si on n'a personne avec qui en parler, personne avec qui les partager, ça sera comme s'ils n'existaient pas, et à quoi servent des secrets qui n'existent pas ?

# Cher Gabriel

## Halfdan W. Freihow

traduit du norvégien par Ellen Huse Foucher

*Cher Gabriel* est une lettre intime et émouvante d'un père à son fils autiste. Avec beaucoup d'amour, de dignité, et un réel espoir, H.W. Freihow met en lumière une relation complexe et un amour inconditionnel. Son récit prend pour écrin une maison familiale nichée sur les pentes verdoyantes et sauvages de la côte norvégienne.

C'est aussi une illustration sensible et touchante de la difficulté de communiquer, une ode au dialogue délicat, nécessaire et passionnant entre parents et enfants.

**Halfdan W. Freihow** est norvégien. Il est né en 1959 à Mexico et a partagé ses années de jeunesse entre la Norvège, l'Espagne et la Belgique. Il a d'abord travaillé comme reporter, traducteur et critique littéraire avant de cofonder la maison d'édition norvégienne Font Forlag. De l'exploration de sa vie intime et familiale est né son premier récit, *Cher Gabriel*, nommé pour le prestigieux prix Brage (2004).

11-19 • 10 €

« Un très beau texte,  
assurément. »

Nils C. Ahl, *Le Monde*

**KAYAK**  
— COLLECTION —



NOUVELLE ÉDITION